

Montmartel est allée à Rome pour respirer les souvenirs de la femme de Claude.

On cita des vers de Juvénal :

« Le matin les filles d'amour sont congédiées, Messaline est désolée, mais elle est la dernière à fermer sa cellule. Ses seins frémissent encore de désirs, mais il faut partir, épuisée et non assouvie. Elle va secouer dans son palais les parfums de son horrible luxure. »

On finit par décider que les blondes étaient plus terribles encore que les brunes.

LIVRE IV

VIOLETTE A VENISE

Qui n'a eu ses heures terribles où le songe nous prend tout éveillé? nous n'avons plus la force de dominer notre raison, c'est le commencement de la folie, un pas de plus et l'abîme serait franchi; mais Dieu veille sur notre âme; les plus grandes douleurs l'attaquent comme des furies, mais elle résiste par ce qu'elle a de divin. L'orage passé, elle se relève plus grande, si c'est une âme trempée aux sources vives.

*L'amour — une fenêtre ouverte.
La vertu — un verrou.*

L'amour est une lune de miel qui décroît le lendemain du bonheur plein.

Si tu n'aimes pas trop tu n'aimes pas assez.

Dans le monde de l'amour, il y a encore plus de Stradivarius que de Paganinis.

La femme se cache à elle-même sa première faute; elle cache la deuxième à tout le monde, elle ne songe pas à cacher la troisième.

La vraie comédie c'est le spectacle de la femme. L'amour joue le principal rôle, mais il se trouve mal avant la fin de la pièce.

L'amour est un être indivisible, mais c'est l'égoïsme à deux et le siège de Troie.

Le commerce de l'amour est un marché de dupes.

Il faut étudier les femmes au bon moment — à l'heure où elles agitent les branches savoureuses de l'arbre de la science, — à l'heure où elles s'enfuient effrayées et repentantes, mais avec un divin sourire d'amour, consolées des orages de la passion par les joies amères du souvenir.

La femme? un point d'interrogation devant lequel tous les imbéciles se mettent en point d'admiration.

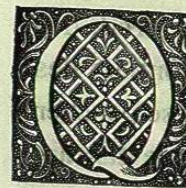
L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur.

LA ROCHEFOUCAULD.



I

Où l'on retrouve Violette



QUAND Venise était un carnaval perpétuel, on ne s'y inquiétait pas de l'état civil des étrangers. Tout le monde était bienvenu à ce banquet de joyeux convives. Le costume, d'ailleurs, jouait un si grand rôle que la figure perdait son caractère. On y voyait alors de vrais Turcs et de vrais Grecs,

qui seuls, ne prenaient pas dans ce tohu-bohu la désinvolture italienne. Les Français n'y marquaient pas beaucoup leur empreinte. Ils passaient, ils dansaient, ils chantaient, ils s'enivraient, ils faisaient l'amour sans laisser un souvenir. On se rappelle à peine sur la place Saint-Marc le célèbre Law, qui vint y risquer son dernier coup de cartes, et la marquise de Trichâteau qui vint prouver au temps de la Rosalba que le brio français pouvait entrer en scène avec le brio italien. La douce pastellière a peint ces deux figures, la marquise et le financier, avec cette vérité de trait et de couleur qui font de ses pastels des merveilles incomparables, presque des féeries, où l'art est invisible à force d'art.

Aujourd'hui les Vénitiens qui n'ont plus rien à faire dans leur éternel mercredi des Cendres, s'inquiètent bien plus volontiers des étrangers de marque qui viennent se pencher sur leurs ruines. C'est pour eux une distraction, ils les étudient dans leurs aventures comme s'ils étaient au spectacle de leurs passions. Je ne dis pas ça pour le plus grand nombre, car le Vénitien sommeille dans une

insouciance orientale, mais les quelques vraies Italiennes qui sont là, forcées de vivre dans cette majestueuse prison de marbre, s'inquiètent volontiers des voyageurs et surtout des voyageuses. Il y a, d'ailleurs, des figures qui jettent partout un rayonnement, même quand elles se voilent.

Voilà pourquoi un jour, au palais Schiavoni, quelques jeunes femmes parlaient avec feu de deux étrangères descendues à l'hôtel Bellevue et courant tout Venise en gondole avec des figures d'exilées.

— Pourquoi pleurent-elles ? demanda une des dames à sa voisine, elles ne sont pas en deuil.

— Et pourtant elles pleurent bien, répondit la dame interrogée. Je connais leur gondolier qui me parle tous les jours de leurs larmes. Ce sont deux douleurs opposées. L'une, qui se nomme madame de Campagnac, éclate comme la tempête ; l'autre, qui se nomme mademoiselle de Parisis, penche silencieusement la tête comme le saule.

— Vous ne savez pas, dit une troisième dame, il paraît que celle-ci a un petit nom qui

est charmant, le gondolier a entendu plusieurs fois son amie l'appeler Violette.

— Que c'est poétique! on dirait un bouquet de Parme.

— Comme je serais heureuse de la connaître! L'autre jour, quand je les ai rencontrées toutes les deux dans la galerie Barbarino, j'ai failli parler à la plus jeune. Mais il y a je ne sais quoi de fier dans sa douceur qui m'a éloignée.

— Prenons-y garde, signora, qui sait d'où viennent ces femmes? Paris nous envoie tous les jours des chercheuses d'aventures qui voyagent avec un nom héraldique pour cacher leurs figures trop connues dans le monde galant des Champs-Élysées.

— Rassurez-vous, petite-fille des doges, dit une dame jusque-là silencieuse, ces deux étrangères sont d'aussi bonne maison que vous. Toutes les deux elles ont droit à la couronne de duchesse. Je les connais bien, car je les ai rencontrées à mon dernier voyage chez la duchesse de Montefalcone.

— En vérité? Pourquoi ne parliez-vous donc pas?

— Parce que c'est toujours amusant de savoir quelque chose à soi tout seul.

— Voyons, cara mia, vous savez comme je suis curieuse. Parlez-moi de ces deux femmes.

— Vous savez le drame qui s'est passé sur le lac Majeur? La duchesse de Montefalcone, trop fière pour survivre à sa chute — une vraie chute d'un ange — s'est enveloppée dans sa vertu défaillante et s'est jetée dans le lac, entraînant avec elle le seul homme qu'elle eût aimé.

— Ah! oui, un aventurier, le duc de Santa-Cruz, un homme à la mode à Paris. Il a payé cher cette rare conquête d'une femme inaccessible. Elle a bien voulu tomber dans ses bras, mais en tombant dans la mort.

— Comme c'est romanesque! Je comprends cela, moi.

— Moi je ne le comprends pas, parce que j'ai horreur de l'eau. Quand je pense que je suis destinée à vivre à Venise, c'est mon désespoir.

La jeune femme qui savait tout s'était tue. On la supplia de continuer; elle se renferma dans son silence comme si les interruptions

l'eussent blessée. Mais le bonheur de parler finit par l'emporter.

Elle continua ainsi :

— Eh bien ! madame de Campagnac et mademoiselle de Parisis étaient des amies de la duchesse. Dans une seule soirée je l'ai vue dix fois embrasser Violette ; elle l'aimait plus qu'une sœur. Vous savez, cette amitié des femmes qui est presque de l'amour. Elles se sont trouvées toutes les deux au lac Majeur la nuit du drame. Que s'est-il passé ? On ne le saura jamais bien. On m'a dit que mademoiselle de Parisis, qui suivait son amie dans une barque, s'était précipitée comme pour mourir aussi. On m'a dit que le duc de Santa Cruz croyait sauver Bianca ; mais que, voyant sa méprise, il s'était rejeté à l'eau pour ne plus revenir. Or, sans bien connaître le mot à mot de cette tragique aventure, je puis vous dire ce que je pense de ces deux douleurs de mademoiselle de Parisis et de madame de Campagnac : elles aussi aimaient monsieur de Santa-Cruz. Mademoiselle de Parisis ne peut pas se consoler d'avoir été sauvée malgré elle et peut-être malgré lui ; madame de Campa-

gnac ne peut pas se consoler d'avoir été abandonnée pour madame de Montefalcone, car il paraît que l'amoureux était son amant en titre. C'est pour lui qu'elle avait risqué sa position de grande dame immaculée ; c'est pour lui qu'elle avait quitté son mari ; c'est pour lui qu'elle avait abdiqué sa dignité de femme du monde. Si mademoiselle de Parisis aimait cet aventurier, c'était en tout bien tout honneur. Je crois même, si je ne me trompe, qu'elle ne l'aimait que par souvenir d'un autre amour. Aussi je ne serais pas surprise si elle me disait elle-même que ses larmes ne tombent pas sur son second amour, mais sur son premier. C'est tout un roman dont on a beaucoup parlé à Paris. Il n'est pas une femme du monde qui ne sache un peu les aventures de la duchesse de Parisis, du duc de Parisis et de sa cousine Violette. Mais, enfin, la mort fait tomber le rideau sur le cinquième acte de toute passion. Vous verrez que ces deux grandes dames seront consolées un jour comme les autres. Voyez, ne vont-elles pas déjà au théâtre ? C'est là un signe du cœur. Quand on s'intéresse au roman des person-